

Pendant les quatre années d'occupation, les habitants de Nothalten avaient dû faire preuve de beaucoup de vigilance. Les Allemands en fuite, cette vigilance devait rester de rigueur, mais plus tout à fait pour les mêmes raisons. Le village était encerclé par les mines, de nombreux fils électriques jonchaient à même les rues, plusieurs maisons étaient éventrées. Le chaos régnait à Nothalten.

À Heissenstein, lieu-dit situé sur les hauteurs, les combats continuaient. Beaucoup d'Américains y périrent et on ne comptait plus les soldats allemands morts. Le lieutenant de la Waffen-SS qui avait exécuté les jeunes recrues d'une balle de revolver quelques jours auparavant y laissa son dernier souffle. La méchanceté de cet homme était encore visible sur le visage de sa dépouille.

Mais ce sont les Américains qui donnèrent le plus large tribut à la libération de Nothalten et des alentours.

Très rapidement, les GI's furent remplacés par les fusiliers marins qui avaient pour ordre de continuer la guerre dans le Ried. Ils ne revenaient dans le village que pour dormir.

Comme nombre d'habitants de Nothalten, la grand-mère maternelle de Madeleine Kieffer accueillit chez elle deux jeunes soldats, Jean et Dédé. Ils dormaient dans le lit de

l'aïeule et dînaient le soir avec la famille. Lorsqu'Erstein fut libérée, Jean ramena du sucre en provenance de la raffinerie, mais aussi du parfum de fougère pour Madeleine.

En même temps que les fusiliers marins lançaient des opérations dans le Ried, afin de repousser toujours plus loin l'occupant et libérer le territoire alsacien, les Forces françaises de l'intérieur s'organisaient.

À Nothalten, l'épuration se fit dans des conditions honorables et propres. La section locale des FFI refusa l'idée d'une revanche malsaine ou mal organisée. Son chef, en la personne du mari de la soeur d'Albertine Kieffer, Julien Wolff entreprit donc d'enfermer tous les collaborateurs dans les locaux de la mairie. Initiative qui épargna les collabos d'un lynchage par la population.

Aux premières heures de la Libération, Alphonse Kieffer sortit du fond d'un tiroir son brassard de FFI. Mais déjà bien avant l'heure de la victoire, il avait intégré le réseau des résistants, tout comme d'ailleurs Alfred Wirth. Ce n'était pas le cas de tout le monde à Nothalten. Loin s'en faut ! Oscar, un collaborateur, natif du village, avait pris l'habitude de tourner sa veste avec le vent et voyant Alphonse arborer le bandeau à son bras, il lui demanda : « Où as-tu trouvé ça ? moi aussi, j'en veux un ! » Bien sûr, Oscar, une fois assuré que les Allemands étaient bien en déroute, avait été le premier du village à brandir le drapeau français à sa fenêtre. Comment aurait-il réagi si les Allemands avaient réussi à reprendre le terrain perdu ?

Vers mi-janvier de l'année 1945, les fusiliers marins avaient prévenu les habitants de Nothalten que les Allemands préparaient une contre-offensive. Mais fort heureusement pour tous, celle-ci put être contrecarrée à temps.

Quelques semaines plus tard, les « goumiers », une troupe d'hommes à l'esprit guerrier provenant essentiellement des montagnes du Maroc, vinrent remplacer les fusiliers marins. Ils apportaient avec eux des saveurs nouvelles. Le cuisinier de la troupe préparait le repas dans une cuisine roulante. Et les enfants de Nothalten venaient munis d'un pot au lait y chercher de la soupe consistante et épicée, cuisinée selon la tradition marocaine. Tout le village put ainsi apprécier des plats au goût exotique.

D'autres particularités non connues dans la région agrémentèrent le quotidien des Nothaltenois. Les enfants découvrirent les chewing-gums, le chocolat. D'ailleurs, la première fois qu'Armand et Madeleine avaient goûté au chewing-gum, ils crurent qu'il s'agissait là d'un bonbon et l'avalèrent en tant que tel lorsque le sucre avait disparu.

En revanche, Madeleine s'était toujours refusée à se laisser tenter par la viande de cheval. Ses grands-parents paternels accueillèrent chez eux à la maison des officiers français. Ces derniers avaient réquisitionné leur cuisine et un homme d'origine africaine devait préparer le repas du soir pour les officiers et pour l'ensemble de la famille de Madeleine. La salle à manger était suffisamment spacieuse pour accueillir autour de la grande table un nombre important de convives. Les plats servis étaient toujours bien garnis. Et chacun pouvait manger à sa faim. Mais lorsque le cuisinier proposait du cheval, quelques œillades s'entrecroisaient entre les membres de la famille Kieffer. À l'exception d'Alphonse et des officiers, les autres membres se refusaient à en manger. Ces fois-là, Alphonse n'utilisait pas d'artifices pour contrer le refus de sa fille.

Pendant l'occupation allemande, il en était tout autrement. La viande bien sûr se faisait rare. De temps en temps, la maman de Madeleine préparait du ragoût de chèvre. Pour détourner l'attention de sa fille, Alphonse s'exclamait alors : « Ah ! qu'il est bon, ce veau ! » et Madeleine, pas dupe, lui rétorquait : « Pour un veau, les os sont bien petits ! » Or là, avec la viande de cheval, Madeleine se sentait soutenue dans sa désapprobation par le reste de sa famille.

La cuisine de ses grands-parents comportait une très vieille cuisinière en brique avec un four. L'hiver était rude ; et a priori la petite stature du chef noir n'était pas habituée aux grands froids. Un jour, Madeleine surprit le cuisinier frigorifié, la tête presque dans le four. Tous les moyens étaient bons pour se réchauffer. À cette époque, aucun radiateur ne venait chauffer les cuisines, seule la pièce commune bénéficiait de ce confort.

À partir de la débâcle allemande et jusqu'au mois d'avril 1945, Nothalten resta pendant plusieurs mois sans eau courante et sans électricité. Le village comptait trois fontaines publiques. Les habitants venaient alors à l'aide d'un seau se ravitailler en eau. Personne n'allait chercher à savoir si elle était potable ou non ; chacun s'accommodait de ce qu'il y avait. Ceux qui disposaient d'un puits dans leur cave, les rouvraient, pour leur consommation personnelle.

En ce qui concerne l'absence de lumière électrique, une nouvelle vie fut donnée aux lampes à pétrole d'un autre temps. Par chance, presque chaque maison en possédait au moins une. Il restait alors encore à trouver un point d'approvisionnement en pétrole ; la base militaire offrit ce service.

Ce système d'éclairage avait toutefois le fâcheux inconvénient d'enfumer l'intérieur des habitations. Les murs

des logements noircissaient de jour en jour pendant qu'une odeur forte d'hydrocarbure envahissait le village.

Pour compléter le faible éclairage ou pour contrecarrer l'absence de lampes, chaque foyer fabriquait des bougies avec de la graisse, celle que l'on utilisait habituellement pour fermer hermétiquement la petite ouverture des fûts de vin. On rajoutait à la graisse refroidie une ficelle que l'on piquait du bas vers le haut, à l'aide d'une grosse aiguille. Et le tour était joué.

Qui dit absence d'électricité sous-entend impossibilité de repasser les draps, les nappes, chemises, pantalons, etc. Alors là aussi, on eut recours au système D. Les dames qui avaient conservé leurs vieux fers en fonte que l'on chauffait sur le fourneau les ressortirent. Car bien sûr, à cette époque, et malgré les temps difficiles, il n'était pas question de sortir avec des vêtements froissés.